

# Récit de ma jeunesse

Ange [REDACTED]

Propos recueillis et retranscrits par Lisa Paulic  
à partir de notre entretien du 9 février 2026.

EXTRAIT

# Arbre généalogique



EXTRAIT

EXTRAIT

## Les premières années

Je suis né le [REDACTED] à [REDACTED] au sein d'une famille nombreuse. Cinquième d'une fratrie de six enfants, je porte le même prénom que mon père, [REDACTED], né en 1902. Lorsque j'ai vu le jour, j'avais déjà un frère et trois sœurs, dont l'une nous quitta tragiquement à l'âge de six ans. Un petit frère est venu ensuite compléter notre famille.

On vivait à quatre kilomètres du bourg, [REDACTED] [REDACTED], où mes parents tenaient une ferme. Tous deux étaient issus de famille de cultivateurs. Je me souviens que, vers l'âge de trois ans, je suivais ma mère, [REDACTED], de six ans l'aînée de mon père, lorsqu'elle prenait soin de ses parents. Je ne me souviens pas de grandes choses d'eux, mais une image reste ancrée en moi : celle de mon grand-père, portant un chapeau breton. Il est décédé avant ma grand-mère.

Une autre image me marque encore. Celle du jour où ma sœur est décédée. Elle avait six ans. J'en avais quatre. Je revois ma mère la prendre dans ses bras, sur le lit, alors qu'elle venait de rendre son dernier souffle. A l'époque, elle n'avait pas pu être soignée de ce qu'on appelle le « croup », une infection qui touche les voies respiratoires et empêche de bien respirer. Cette infection pouvait

emporter les enfants en quelques jours... J'ai su récemment, grâce à une infirmière, de quoi il s'agissait exactement.

## **Une enfance à la ferme**

Mes parents ont commencé avec une douzaine d'hectares et une dizaine de vaches. Un jour, on a perdu un oncle, un frère de mon père, lui aussi cultivateur. Après la reprise de sa ferme, on est passé à seize hectares et quinze vaches. On avait des fermes dans ces proportions à l'époque. Il y avait déjà de quoi travailler. On utilisait des charrettes en bois, dont les roues étaient cerclées de métal. Les remorques n'existaient pas, les tracteurs non plus. On empruntait des chemins creux, il n'y avait pas de routes. Lorsqu'il pleuvait, il y avait de l'eau partout.

Pontivy, située à une quinzaine de kilomètres, était la ville la plus proche, mais on n'y allait jamais. Une ou deux fois, on a accompagné mon père là-bas avec le char à banc, une voiture tirée par un cheval où on pouvait être à trois ou quatre personnes. On n'avait ni voiture ni vélo.

En tant qu'enfants de paysans, on participait à la vie de la ferme quotidiennement. Après l'école, on arrachait les plants dans les champs : les

betteraves, les rutabagas et les choux pour nourrir les bêtes. Pour nous autres, on mettait des choux, des carottes et des pommes de terre qui servaient notamment à faire des soupes. Il ne faut pas oublier que mon enfance s'est déroulée pendant la guerre. On ne trouvait pas tout ce qu'il fallait... L'alimentation était limitée par des cartes de rationnement. On avait droit à tant de pain pour tant de personnes. Pour la viande, c'était pareil. Il n'y avait pas de réfrigérateur, on la mettait dans le charnier, enfouie dans du gros sel pour la conserver. Lorsqu'on la sortait, on avait beau essayer de la dessaler, elle le restait toujours autant. On mangeait souvent du lard... Trop salé, il fallait crocher dessus ! Plus tard, on a eu des saucisses et du pâté.

Je me souviens des bombardements sur Lorient. Malgré les soixante-dix kilomètres qui nous séparaient, on voyait les flammes. Les bombes éclataient comme un feu d'artifice. Un jour, notre village a été fouillé. Nous aussi. Ils cherchaient à savoir si on cachait des armes, quelqu'un ou des patriotes.

A la maison, on était préservé des horreurs de la guerre. J'avais la chance d'avoir mon père, qu'il n'ait pas été mobilisé, contrairement à beaucoup d'hommes qui finissaient prisonniers. En attendant leur retour, les femmes tenaient les fermes. J'apprendrai plus tard que c'était le cas dans ma

belle-famille : mon beau-père avait été fait prisonnier. Peut-être mon père n'avait-il pas été mobilisé parce qu'il entendait mal ? Il n'était pas vraiment sourd, mais presque. Il lui aurait fallu un appareil auditif mais cela n'existait pas encore. La guerre a duré jusqu'à mes neuf ans. Ce que je n'imaginai pas alors, c'est que quelques années plus tard, moi, je ferai la guerre.

## **Sur le chemin de l'école**

Située dans le bourg, l'école était loin de chez nous. Si bien que j'y suis allé tardivement. Avec mes sabots de bois, je parcourais trois kilomètres à pied sur un chemin de terre, puis, vers l'âge de neuf ou dix ans, quatre kilomètres.

Le matin, on était pressés. Chacun partait lorsqu'il était prêt. Parfois, on trouvait d'autres enfants sur le chemin alors on terminait le trajet ensemble. Le soir, on s'attendait pour repartir.

Été comme hiver, on marchait avec nos sabots, souvent fendus. S'ils étaient cassés, on mettait un cercle en métal autour pour les maintenir. On s'abîmait les chevilles. Le sabot était maladroit. Il tapait à l'arrière, au niveau du tendon d'Achille, et écorchait la peau jusqu'au sang. La chaussette

collait dessus. Le soir, il fallait s'armer de courage pour la retirer !

Quand nos sabots étaient irrécupérables, on allait chez le sabotier dans le bourg, qui confectionnait une nouvelle paire avec un appareil qui creusait le bois. Ce n'est que plus tard qu'on a eu des galoches, des chaussures montantes avec une semelle en bois. C'était déjà plus facile pour marcher. Puis, on a eu des chaussures.

Pour la tenue, on portait une culotte courte. A l'époque, on n'avait pas tant que ça d'habits. D'ailleurs, on n'en trouvait pas. C'était pendant la guerre. Mes parents n'étaient pas très riches non plus. Ceux qui avaient beaucoup d'argent, peut-être qu'ils se débrouillaient davantage.

Arrivés à l'école, on était trois sections et une quarantaine d'élèves dans la classe. Ce n'est pas un très bon souvenir. Notre instituteur, qu'on appelait un « frère » de l'église puisqu'il n'était pas curé, s'intéressait surtout aux enfants du bourg, ceux dont les parents donnaient un coup de main pour les devoirs. Nous autres, enfants de paysans, on n'était pas tellement regardés.

On avait tellement de route à faire... Quatre kilomètres matin et soir. C'était dur ! Le soir, en rentrant, on n'avait pas le temps pour les devoirs. Il

fallait travailler dans les champs. Alors, les devoirs n'étaient pas vraiment faits et on n'avait personne pour nous aider. On apprenait moins bien alors on se retrouvait mis à l'écart, au fond de la classe. Ceux qui apprenaient bien étaient devant, et les autres étaient derrière. Pour beaucoup d'enfants de paysans, c'était ainsi.

Le « frère » était un peu dur. Parfois, il s'approchait et s'il y avait quelque chose qui ne lui convenait pas... Tac ! Il donnait un coup de baguette sur les doigts.

L'école était obligatoire jusqu'à quatorze ans. Né en décembre, je quittais l'école à treize ans et demi, sans avoir obtenu le certificat d'études. Comme beaucoup d'enfants de paysans, j'arrêtais les études pour aider à la ferme à temps plein.

## **Vingt-huit mois de service**

J'ai travaillé à la ferme jusqu'à mes vingt ans, âge auquel j'ai dû partir pour mon service militaire. Après quatorze mois à faire mes classes en Allemagne, j'ai été envoyé en Algérie. La guerre avait déjà commencé. Les français défendaient les colons. En face, ceux qu'on appelait les « fellaghas » voulaient leur indépendance.